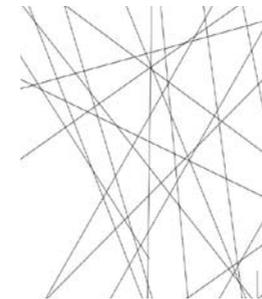


CONTE D'UNE FILLE PERDUE

M A T T
C O C O

**C O N T E
D'UNE FILLE
P E R D U E**



I

PROLOGUE

- Coucou !

- Coucou ! Ah quel look ! Vas-y entre.

Ah ouais putain t'es à la bourre, fais chier ! Non j'ai fait un truc vite fait avant que tu arrive.

Mais euh...ça ne te dis pas qu'on boive un café ? Je t'attendais, je me disais : « si ça se trouve elle voudra bien ». (rires)

T'es venue à vélo ?

(autre espace)

- Tu sais que je suis fan de jazz ?

Une énorme fan de jazz. J'en écoute beaucoup, je vais beaucoup à des concerts.

Mon père, en fait, il fait de la trompette amateur depuis toujours quoi, et lui, il a découvert le jazz, genre il est né en 45 tu vois, donc il l'a découvert quand il avait 15 ans, et il venait d'une famille vachement bourgeoise, machin...il s'est mis à écouter du jazz à fond, personne ne comprenait d'ailleurs, c'est drôle (rires), parce que, à l'époque, dans les années 60, dans le milieu bourge parisien, c'était vraiment la musique de noirs, tu vois c'était vraiment un truc...et il allait dans les clubs, il écoutait la radio et il s'achetait plein de vynils. Et du coup, il a accumulé des tas de vynils mais pendant toute sa vie il en a revendu parce qu'il en avait trop, enfin, il a plus tous ses vynils, mais ce qui est marrant c'est quand il a déménagé, parce qu'il s'est barré de Paris, il habite à Sète depuis deux ans, il nous a refile à mon frère et à moi sa collection de

vynils, tu vois, parce qu'il avait pas de platine et puis c'est des disques qu'il connaît très bien, maintenant il s'achète d'autres trucs tu vois ?

On s'est fait le partage avec mon frère. « ça tu le veux ? Oh non putain, celui là de Monk j'le veux ! » Mon frère, lui, est à fond et très très fan aussi, il joue un peu de trompette, et du coup je l'ai laissé un peu prendre ses préférés mais de temps en temps il était grand prince...

Ben après, c'est les trucs qu'il écoutait avant mais c'est vraiment le Bop, Bebop, Hardbop des années...ben c'était ce qui passait lui quand il était...beaucoup de trompettistes, Lee Morgan, c'est un trompettiste de génie, qui écrivait des tas de thèmes hyper soul, hyper chouettes, et il a enregistré un nombre de disques hallucinant. Il est mort jeune assassiné par sa femme (rires) pour une histoire de cul en plein concert elle l'a flingué donc bon...

Ouais donc Monk, beaucoup de Monk, beaucoup de Coltrane...Moi je suis hyper fan de Ahmad Jamal, que j'ai vu en concert l'année dernière à Vienne, pfff ! C'était énorme, un des concerts les plus dingues que j'ai vu, parce qu'il a 80 ans maintenant et c'est vraiment le grand seigneur.

Et puis l'autre concert complètement dingue que j'ai vu l'année dernière, c'est Avishai Cohen, un bassiste, c'était énorme. Il a toute une culture, enfin, en fait, il a plusieurs cultures qu'il arrive à mélanger, il chante, il reprend des chansons populaires espagnoles, israéliennes, je trouve ça génial.

Sa musique est très simple et très directe.

Ce qui est bien c'est que grâce à mon père j'ai cette culture là, j'ai vraiment les fondamentaux, donc je sais que je peux très facilement aller vers des trucs même un peu pointus, je ne suis pas perdue, je peux naviguer, aller à des concerts et ne pas faire « oh putain ! C'est quoi ces barjots ! ».

C'est à dire que toute petite, il y en avait tout le temps à la maison, parce que mon père...c'était justement le truc du dimanche ça par exemple parce que il ne bossait pas, hop, il se mettait ses disques de jazz, il faisait sa trompette tous les jours, j'ai toujours eu le son des gammes, et puis ce n'était pas un type qui était dans des groupes, il avait vraiment la pratique du musicien en chambre, tu vois ? Un musicien amateur hyper modeste et du coup, c'était sans m'en rendre compte que j'étais ...c'est genre adolescente que j'ai commencé à me rendre compte que les thèmes je les connaissais, que je chantonnais des thèmes que je connaissais par cœur, et à force d'aller en concert, un peu en famille, petit à petit je me suis mise à y aller avec les copains et en fait, je me suis rendue compte que c'était hyper régulier, et que ça m'avait pas mal formé l'oreille et que finalement mon accès à la musique, s'est fait quasiment tout le temps par là, tu vois ? Même le classique, j'ai la même écoute qu'en jazz en fait...

(autre espace)

(rires)

- Ouais ouais, chacun son problème dans la vie. C'est à cause de ton père ?

- Peut-être, je ne sais pas.

- Ça va mieux sans le flash, c'était mieux debout en fait.

Je te sers un canon ? Aah y a plus le bouchon...Bon alors, j'avais un truc, aaah ouais non en fait ce qui s'est passé...au mois de juin, il y a Karim, Karim Kal, qui fait une expo, et il m'invite à l'expo et il me dit « ouais il faut que tu viennes au vernissage, ça va être bien et tout.. » et en fait il se trouve que l'expo ça se passe chez mon prof d'arts plastiques de lycée. Ça faisait du coup 15, 20 ans que je ne l'avais pas vu, et voilà, c'était une belle retrouvaille parce que c'est un type qui m'avait quand même pas mal marqué, qui a eu beaucoup confiance en moi, qui m'a donné beaucoup confiance, il m'a beaucoup sollicité, et en fait après, je suis arrivé aux Beaux-Arts, et là c'est parti en cacahuète complet (rires) je suis vraiment devenu le mauvais élève de base, et donc là je le retrouvais avec la même confiance en moi, et en fait tout de suite il m'a proposé d'exposer donc j'ai exposé chez lui, dès le mois de juillet, et je suis resté tout le mois de juillet là bas pour dessiner une carrière, et voilà quoi, il était là, c'était marrant.

C'était une relation de filiation, quoi, du coup.

Non mais il y avait une sorte d'entente mutuelle sur plein de

trucs, enfin... on s'entendait sur plein de choses, si tu veux il y avait des trucs qu'on avait pas besoin de se dire et voilà, enfin, on était sur la même longueur d'onde. C'était assez impressionnant en fait.

En fait, moi je viens de sortir d'une année un peu merdique, (rires) où je bougonnais et en fait, il m'a un peu sorti de ce truc là, il m'a remis la patate et tout, et voilà, c'était chouette pour ça.

Il a pris les devants pour cette carrière parce que lui il était sur le projet d'une fresque avec cette carrière ou d'un financement d'une fresque par la carrière, et du coup, il a commencé à dire que j'étais intéressé par le fait de dessiner là bas, du coup, il m'a un peu préparé le terrain et euh... et ça s'est super bien passé.

(autre espace)

- Je pense que mon père je le considère toujours un peu comme un héros.

Mes deux parents d'ailleurs, je les considère comme des héros, parce que sont des gens qui se sont défonçés dans leur vie en fait, pour arriver au mieux.

Tu vois l'idée que l'être humain est toujours amené à s'élever donc à améliorer sa vie, parce que c'est pas tant l'améliorer d'une façon matériel c'est aussi l'améliorer dans les conditions de vie, dans la liberté d'expression, parce que mon père a lutté en Pologne parce qu'en Pologne il n'y avait pas la liberté d'expression, tu ne pouvais pas dire

ce que tu voulais. Il fallait adhérer à un seul parti, le parti communiste, il fallait aller aux fêtes du 1er et du 3 mai, enfin voilà, j'ai énormément de respect pour eux pour ça.

(autre espace)

- Salut, ça va ?

Ouais c'est mignon...j'ai du scotch si tu veux...c'est embêtant ça, pour le micro. T'es jamais venue ici ? En fait, on se croise...je suis souvent tout seul.

Comme tous les enfants, on a imaginé le Père Noël comme un petit bonhomme tout gentil et là on se retrouve vraiment en face d'un Père Noël horrible. En fait, sur chaque photo, c'est là, qu'on a compris et chaque fois on comprenait que c'étaient des faux Pères Noël en fait, la réalité nous a rattrapé. Les gamins pleuraient et du coup, ils se sont dit que c'était un faux Père Noël, c'est quelqu'un d'horrible. C'est comme un monstre, c'est devenu un monstre. En fait, quand on regarde bien les photos, ce sont des ouvriers qui se sont déguisés en Père Noël. Et à mon avis ils étaient des fois sur l'alcool parce que c'est une fête, une fête d'entreprise, qui étaient toutes publiques à l'époque, chaque année ils choisissaient un autre Père Noël, un ouvrier tu vois, qui se déguisait en Père Noël.

La dernière photos, je sais que le Père Noël, lui, il était complètement bourré quand il s'est déguisé, je me souviens, déjà, j'étais assez grand,

en fait il me parle sur la photo, c'est un commercial de l'entreprise et je sais qu'il était bourré, il était ivre, ils sont tous un peu ivres. J'étais un peu en retrait, « qu'est-ce qu'il me disait ? » j'ai compris que c'était un faux, parce que sa barbe était fausse. Il y en a qui sont un peu mieux déguisés que d'autres, par exemple, lui...lui, un peu bizarre...lui aussi il est horrible, il a une sale tête aussi, ben ouais, c'est mal fait, c'est vraiment mal fait, leurs perruques elles sont fausses. Comme à l'époque chez nous il n'y a pas de religion, on fêtait pas Noël et le Père Noël pour moi c'était les cadeaux, il n'y avait pas...il n'y avait aucune...j'attendais le Père Noël pour les cadeaux.

Tu vois, toutes ces photos ce sont les années 80, je pense qu'il n'y en a pas avant, c'est juste après la mort de Tito. Peut-être un peu avant parce que je suis né en 76. Donc 70/80, toute cette génération de gens a ces photos. Avant je n'avais jamais vu les photos, avant, avant 60, 70. Ce qui est intéressant c'est que c'est la société qui bouge, avec ces photos.

En fait, au travers du Père Noël, c'était notre société qui était devenue fausse aussi.

II

COLLAPSE

- C'est vrai au début quand j'ai eu ton appel téléphonique, j'étais un peu circonspect...

Je t'aurais eu au téléphone, on en aurait parlé, ça aurait été différent mais le fait d'avoir juste ton message... voilà... puis après... ben, je sais pas, c'était trop flou pour moi.

...

...

Je trouve que ça peut être très bien.

...

...

Je ne sais pas bien quoi répondre en fait...

Je ne sais pas si je me pose la question comme ça en fait.

...

Il y a forcément des choses qu'on maîtrise mieux que d'autres. Il y a certaines choses, tu sais d'emblée où tu mets les pieds donc... il y a peut-être un peu moins de surprises, c'est peut-être moins excitant. Mais après il y a des choses... moi je sais que souvent, je me fais des idées de choses et puis je me rends compte que je suis complètement à côté de la plaque, ça peut pas marcher. Alors même si après...

...

Je me... enfin... comment dire...

c'est plus sur, comment dire, je me pose la question, enfin... plus à ce moment plus quand j'y suis dedans... pas forcément avant, avant je fonce sur le truc et puis voilà, on verra bien. Ça me pose pas de problème, c'est au moment où on y fait, où est-ce que à la fin c'est vraiment à la hauteur de ce que je voulais ou ce que j'imaginai enfin je ne sais pas. Je ne sais pas bien comment te dire par rapport à ça.

Alors qu'il y a des choses qui t'angoissent un peu plus car tu n'as pas les réponses pour gérer le problème.

(autre espace)

- ... non mais le délire de « je fais que ce que j'ai envie » c'est quand même vraiment bizarre quoi... non mais enfin c'est quand même vraiment bizarre à quel point les femmes s'éduquent à faire les trucs et à quel point les hommes ne veulent pas s'éduquer à les faire ! Alors après ça dépend d'un homme à l'autre selon comment il a été élevé, c'est plus ou moins mais quand même c'est un peu une constante. C'est un peu des irresponsables sur les petits trucs...

(autre espace)

- Je suis partie en 1984, 85. Oui.

Donc là ça va faire pas loin de 30 ans non ? 85 oui donc 85, ça va faire pas loin de 30 ans quand même. C'était ma douzième année donc 85 ouais. Oui c'est ça. Comme on est en 2013, 28 ans. (rires) L'année prochaine j'ai 40, l'année prochaine j'ai 40 ans, non mais c'est très drôle, l'année prochaine j'ai 40 ans et en octobre 2014, ça va faire 20 ans que je connais Vincent, t'imagines ?

Donc, oui, oui, oui, tu vois ça remonte ma vie en Pologne.

(temps différent)

Ah oui j'en ai un souvenir marquant, et je pense même que mon trait de caractère, ma personnalité s'est beaucoup formée à ce moment là..

Quand tu es enfant, que tu arrive à 11, 12 ans, même si déjà tu es une petite personne avec une personnalité, le fait d'être expatriée comme ça presque du jour au lendemain dans un autre pays, c'est très marquant et du coup tu te formes aussi. Et moi j'ai un souvenir assez profond parce que mes parents en fait, ce sont des immigrés politiques, mon père était un militant de Solidarnosc, il n'avait plus de boulot, il s'était consacré à ça, et il se déplaçait sous un pseudonyme, il avait un faux nom. A un moment donné, il a commencé à se sentir, comment dire, surveillé. Il y avait un type qui tous les jours le surveillait dans la rue, il était en surveillance. À ce

moment là, il a eu des amis, où il y a eu des histoires vraiment très bizarres, notamment un copain à lui, qui soit disant s'est suicidé en sautant par la fenêtre, finalement on a su par la suite qu'il a été tout simplement jeté par la fenêtre, par la police secrète, je pense qu'ils ont craint pour leur vie et du coup ils ont pris la décision de partir, de fuir tout simplement le pays, pour nous protéger mais ils ont fait ça dans la discrétion la plus totale en fait. C'est à dire que nous, on était au courant de rien, moi et mon frère, et eux ils ont préparé ça pendant six mois, tranquillement dans leur coin, en faisant une demande de passeport, et tu ne pouvais pas partir comme ça, tu pouvais pas quitter le pays, prendre ton billet d'avion, prendre ton passeport et partir. C'étaient des choses qui se préparaient longtemps à l'avance, fallait déjà avoir quelqu'un qui t'invite à venir dans un pays, alors mon père, avec les relations des gens de Soidarnosc qui étaient basés à Paris en fait, qui étaient des gens qui avaient aussi migré, ils ont trouvé une personne un peu garante en gros, qui a envoyé un courrier, une invitation à mes parents, disant, je vous invite à passer des vacances en France. C'était d'ailleurs un français qui vivait vers Aix-en-Provence. Et ils ont fait une demande de passeport, ils ont réussi à l'avoir, ce qui est pas évident, c'est pour cela qu'il y a eu plein de gens qui ont passé la frontière de manière illégale et ce sont retrouvés sans papier, voilà, la nuit ils ont traversé la frontière quoi.

Mes parents ne voulaient pas prendre ce risque, de se faire tuer sur un poste frontière, hein, enfin, à l'époque...à l'époque en Allemagne, il y avait le mur, il ne faut pas oublier qu'il y avait des snippers qui surveillaient.

Donc, ils ont eu leur passeport, ils ont fait une demande de visa, qui a été accordée, ils ont acheté quatre billets d'avion, et ils nous ont dit « on part en France pour passer des vacances ».

On a pris quatre sacs à dos, ils m'ont dit de ne prendre que l'essentiel, je me rappelle très bien, j'ai pris un nounours, des vêtements et ils ont laissé la maison, l'appartement comme ça, tel quel, comme toi quand tu pars en vacances. Tu pars quinze jours en vacances, tu laisse ta maison comme elle est, tu fais un coup de nettoyage et tu t'en vas !

On est parti et trois semaines après, la milice a débarqué dans notre appartement donc c'était extrêmement juste en fait. Et évidemment, ils ont fait un carnage parce qu'ils ont essayé de retrouver des éléments, alors mon père avait quand même caché des choses chez des amis à droite, à gauche, les trucs un peu essentiels de sa vie, qui du coup n'étaient pas présents dans la maison. Des choses très affectives, donc qui ont été dispatchées un peu partout chez les amis et la famille. Après ce passage de la milice, toute ma famille a été entendue, convoquée et menacée et nous, on avait plus du tout de contact avec eux pendant pratiquement six ans en

fait, parce que même nos courriers étaient ouverts.

Pour téléphoner, à l'époque, il y avait très peu de gens qui avait un téléphone fixe chez eux, la communication était extrêmement difficile.

Mes parents et moi, on était hébergé chez un ami à Paris et je me rappelle très bien, il y a des choses comme ça dont je me rappelle très bien et qui m'ont choqué je pense, la première, on était dans la rue, on était allé chercher une baguette de pain, c'est très drôle, aller acheter une baguette de pain française en fait, dans une boulangerie, et dans cette rue là, mon père m'a dit,

« tu sais en fait, on ne repart pas » je le regardais et je lui dis, « comment ça on ne repart pas, ça veut dire quoi ? », il me dit « on va rester définitivement, tu ne retourneras peut-être plus jamais en Pologne » et là ça a été le... il m'a tout expliqué, on a eu une très longue conversation, il m'a expliqué pourquoi on était là, pourquoi on a pas su, son rapport et son implication dans Solidarnosc, ça m'a beaucoup marqué.

Après, il y a eu une période où mes parents étaient très très mal, mon père fumait deux paquets de clopes par jour, ils ont perdu tous les deux dix kilos parce qu'il y a eu cet effet ben là...voilà quoi.

Mon petit frère avait 8 ans et je me suis retrouvée dans une position à dire « tu prends ta vie en main, quoi ! T'es là maintenant, t'as plus le choix, t'as plus d'amis, t'as plus de famille, », soit tu te laisse complètement décomposer par la situation et du coup tu es mal en

fait, soit tu te prends en main et tu fais en sorte que ça se passe bien.

Et j'ai fait ça en fait, je me suis énormément occupé de mon frère parce que mes parents étaient complètement perdus, à l'ouest, ils reconstruisaient leur vie donc après ils ont été pris en charge par France Terre d'Asile, après on a été placés dans un foyer, on a eu des cours de français, enfin voilà, après tu suis en fait le chemin d'un immigré politique, ça se faisait encore en France à ce moment là.

Je crois que ça m'a formé en fait. Je crois que si aujourd'hui je suis autant à défendre des convictions, autant fonceuse, c'est je pense issu de ça, ça me fait pas peur tu vois, il y a très peu de choses qui me font peur, par le fait de mon histoire personnelle.

(autre espace)

- En ce moment je fais ça.
Ce sont des pavés...j'en ai plein. Ils seront tous différents. Sur chaque pavé il y aura un truc. Je vais les présenter toujours par un en fait. Mais il sera super haut.
Je les ai piqué dans un chantier. J'en ai une dizaine pour l'instant.

« Illicit Tower » à Chicago, chaque fois.
C'était la plus grande, aux Etats-Unis. Maintenant, ils sont en train d'en faire une nouvelle, là où il y avait le World Trade Center.
Plus de 500 mètres avec les

antennes. L'autre ils vont la faire à peine plus haut mais c'est juste pour dire qu'ils ont un plus grand bâtiment.

En fait cette pièce là, il faut qu'elle reste toujours vide.

Ben en fait, ce qui m'a intrigué c'est ce qu'il se passe dans le monde, tout ça, du coup je suis parti sur les pavés de la révolution en fait.

C'est les cailloux. Quand on a pas des armes, on utilise les cailloux pour se défendre. Du coup, je suis parti là dessus.

Pendant mai 68 il y avait des pavés aussi, et ce qui m'intéressait c'est de reprendre ces questions là et remettre dans le contexte actuel, en fait.

Pour l'instant, je n'ai qu'une dizaine de pavés que je récolte dans les chantiers lyonnais (rires) ce sont des pavés lyonnais comme on dit, qui sont assez lourds, qui font huit kilos chacun, je travaille la pierre, il y a toute une cérémonie du travail parce que j'ai jamais travaillé la pierre. Il faut la percer, trouver le système d'accrochage parce que c'est assez lourd.

Je travaille comme un tailleur de pierre à une petite échelle mais c'est assez physique. Ce sont des pavés assez lourds, que je veux utiliser comme une force révolutionnaire qui sera complètement sortie du contexte révolutionnaire parce qu'il sera posé dans une salle d'expo, ce sera un objet pur.

Il y en a une dizaine pris à Confluence parce qu'il y a un gros chantier. La première fois je

me suis fais attraper, et du coup je repère la nuit plutôt. Je suis un voleur de nuit.

(autre espace)

- ... et du coup, c'est drôle ces espèces d'apprentissages que t'as pas choisis, de trucs dont tu es baigné depuis tout petit, ça produit chez moi une forme de fierté, c'est à dire que tu te rend compte, comme quelqu'un qui a appris une langue tout petit tu vois, il a ce truc en plus de, je sais pas, son père est américain, je ne sais pas, sa mère est yougoslave, d'avoir un truc que t'as pas cherché à avoir et tu l'as. Donc, tu peux naviguer, j'adore ce côté, tu te retrouve dans un langage que tu connais, et où tu vas faire des découvertes parce que tu connais déjà...

(autre espace)

- « Kaldrma », ça veut dire cailloux posés par terre en fait. Les pavés, ils ont une longue histoire avec moi, parce que dans mon pays natal on l'utilise aussi pour le chou. On fait mariner le chou dans l'eau salée et du coup on a besoin de gros pavés pour presser le chou. Ça c'est une autre utilisation du pavé aussi (rires).

Comme ça c'est lourd et c'est facile à nettoyer, c'est une forme carrée, il n'y a pas trop de terre du coup pour le chou c'est parfait. Ça c'est une autre utilisation du pavé que

j'ai gardé depuis l'enfance en fait. Je le fait plus, parce qu'il faut toute une cérémonie aussi et une odeur assez forte qui se propage.

En fait, régulièrement, je me suis aperçu qu'à chaque fois je piquais des petits morceaux de pierres. Par exemple à Dresde, j'ai ramassé un petit pavé carré, chaque fois, j'avais quelques cailloux que je retrouvais et je me disais « qu'est-ce qui se passe ? » en fait, il y avait un truc qui se passait autour de ça. Je me suis dit que c'était par rapport au décalage que j'ai connu en arrivant en France. Quand je voyageais je voulais à chaque fois emporter un bout de la terre où je suis allé. Du coup, c'est aussi une idée de voyage, des choses un peu de l'ordre de... plutôt nostalgique, de la nostalgie et du « déracinage » en fait et du coup, ce pavé il me rappelait toujours les endroits où j'ai été.

Je me dis en fait « pourquoi j'ai choisi les pavés ? » et en fait il y a plusieurs choses, donc il y a la révolution, le contexte politique actuel, et voilà, du coup c'est un sacré mélange.

Là ce qu'on voit, ce côté là, c'est dans la terre, on ne le voit pas normalement. Le côté plat, qui est contre le mur, c'est ça qu'on voit réellement dans la rue en fait, du coup, j'ai retourné la situation, on voit de l'autre côté des choses, ce qui normalement est invisible pour notre œil. C'est pour ça que j'ai mis les objets du côté visible en fait, que l'on ne voit pas parce qu'il est dans la terre. Il y a le diamant aussi, qui est dans la

terre. On creuse et on le cherche dans la terre. Et en même temps ce qui rappelle le diamant c'est le passeport, le passeport c'est ce qui nous sert à passer les frontières, et en fait, moi j'ai le passeport de Bosnie mais il me sert à rien, je ne peux pas passer les frontières, je ne fais pas partie de l'Europe, du coup pour moi les frontières c'est un passeport fictif, du coup ce passeport là, je le fais pour l'Art tu vois, je le dédie à l'Art parce qu'il ne me sert à rien. Comme l'Art ne sert à rien, comme on dit, (rires), je le sacrifie.

III

S L U M P

- Moi, j'ai des élèves graphistes et en art... encore les artistes, quand même, ils réfléchissent un peu plus leurs images parce qu'on l'exige d'eux tout le temps... quoi que... et en design graphique, tu vois, il faut batailler pour qu'ils ne soient pas dans une espèce de truc où ils glissent sur les images, au fond ils s'en foutent un peu de...tu vois ils ne connaissent pas leurs sources, et c'est franchement assez flippant en fait, parce que tu vois vraiment à quel point ça a basculé. Et tu vois vraiment des trucs qui toi te préoccupent... woaf, tu vois quand tu leurs dis « ... mais tu vois moi j'ai eu des problèmes de droits d'auteur, nanani, nanana » si tu leur parle de ça par exemple « oui mais bon, ici c'est l'école et après on verra... » mais ils ne se posent pas la question en fait, toute image est disponible, toute information est disponible, ils vivent à travers ce filtre et en permanence, il ne se pose plus trop la question des formats. Même le passage de l'analogique au numérique par rapport au son par exemple, eux, les enregistreurs qu'ils ont maintenant pour faire un film ou une pièce sonore, ce sont des trucs qui enregistrent directement dans un fichier numérique, enfin tu vois, ils ont jamais transféré d'un format à l'autre... ce sont jamais fait chier à... tu vois des trucs... tu vois moi, j'ai appris comme ça par exemple, à peu d'années près, on a basculé dans une aire où tout est plus facile et plus rapide, ça c'est génial, et en même temps quand tu leur dis « ta photo tu vas la tirer en quel format » et qu'ils te répondent

« en format A4 » et là tu dis « ah ouais mais A4 c'est pas un format photographique... » tu vois ils ne... c'est...

(autre temps)

... non puis même si t'es en numérique, moi c'était l'époque des cassettes DV, c'est quand même une cassette avec une bande, la bande c'est pas rien dans l'histoire sonore, et vidéo, film tout ça. Donc c'est vrai que quand t'as jamais fonctionné dans cette idée qu'il y a un support sur lequel il y a une empreinte réelle en fait, même si ce support transforme la donnée en numérique et tout ça, et qu'il faut un truc pour le lire et machin, je pense que tu n'as pas la même relation ... tu vois tout est immatériel et c'est comme les images sur la toile, tu ne sais pas d'où elles viennent, tu ne sais pas quelle matérialité ça a, c'est que des données, on est en plein la dedans, les datas, les données, tout le monde parle que de ça, et ce sont des trucs qui m'intéressent dans mon travail.

Parce que c'est intéressant en même temps. Ce n'est pas que c'est bien ou c'est mal, c'est juste cette espèce de transformation du monde non pas en images parce qu'il y a plein de gens qui ont théorisé ça, qui ont dit, le monde c'est les images... là on est plus au stade de l'image, on est au stade de la donnée, on transforme le monde en des données. Donc en un truc qui n'a pas de matérialité.

Donc dès que les gens sont dans un travail relativement artisanal ou matériel ou même qui confronte le matériel à l'immatériel en art, moi ça m'intéresse. C'est vers ces artistes là que je regarde parce que pour moi ils sont dans leur époque justement, ils sont dans un rapport critique à tout ça.

(autre espace)

- ... donc là en fait, on est face à des typons qui ont été retrouvés chez Marcel Broodthaers, ce sont les typons qui, apparemment, lui ont servi pour la première édition de son livre du coup de dé de Mallarmé. Ça se sont les typons qui ont servi à faire l'impression mais ce qu'il se passe c'est que, en même temps, on a retrouvé des carnets de notes qui n'ont jamais été diffusés, des notes d'installation. Du coup il semblerait qu'il ait eu envie d'utiliser ces typons pour les disposer face à des vitres.

Les typons c'est ce qui sert à faire les impressions offset en fait...en fait non...c'est ce qui sert à faire la plaque offset. C'est à dire, ce sont des feuilles transparentes, sur lesquels on dispose de l'encre, c'est ce qui va servir à insoler la plaque offset. Donc du coup, c'est le négatif en fait du résultat final, du résultat imprimé.

Il y avait des notes d'installation avec ces fameux typons et apparemment il avait cette volonté de disposer ça sur des vitres, où le graphisme, le motif soit disposé face au réel, donc

du coup c'était une étape un peu différente : on avait Mallarmé qui ouvrait un espace avec son poème, en le mettant en page et puis Broodthaers s'était réapproprié ce poème pour en faire une image, c'est-à-dire qu'il avait remplacé les mots par des barres noires, et là il semblerait qu'il y avait une nouvelle étape qui introduisait, je sais pas, quelque chose de l'ordre de l'in situ.

Alors en fait, par contre on a un gros problème c'est qu'effectivement ces typons ont été tout défoncés, ils étaient très mal conservés, et il ont pris l'humidité, ils ont pris la chaleur et du coup ils sont en très très mauvais état donc c'est difficilement lisible, ça se diffuse, ça part un peu dans tous les sens.

On est donc en face de ces typons, qui sont disposés là sur des vitres, on a un paysage en fond qui est plutôt verdoyant, et on a ces barres qui viennent perturber le paysage, qui fait comme une espèce d'écriture disposée dans l'espace, en même temps totalement diffus, un peu... comment dire... sfumato, non pas sfumato... des espèces de flammes, des choses un peu gazeuses, un peu volatiles.

(autre espace)

- ... Ouais et puis, moi, il y avait un truc que je ne mesurais pas à ce point là avant d'enseigner, c'est à quel point les jeunes artistes actuels connaissent les œuvres à travers...avant c'était les bouquins pour ceux qui n'avaient pas l'argent

pour se déplacer, là c'est à travers internet, mais tu vois, connaître les œuvres à travers les livres, ce n'est pas du tout pareil que de connaître les œuvres à travers internet.

Dans le livre tu as quand même du texte, des notices explicatives, tu as des légendes, des sources etc. Même si tu as des livres d'histoire de l'art un peu tendancieux, même si tu ne fais que le feuilleter, ce n'est pas pareil de feuilleter une encyclopédie ou un bouquin d'histoire de l'art que de taper un nom et parfois de se gourer dans l'orthographe, d'avoir un moteur de recherche qui te corrige et qui te mets les images avec les mauvaises couleurs...et donc, quand on fait les bilans avec les étudiants, on regarde leur travail, c'est hyper fréquent qu'il y ait un...le pire c'est que les étudiants actuels travaillent par citation, appropriation et les artistes deviennent leurs sujets, mais sans qu'ils aient la connaissance de, sans qu'ils aient vu les œuvres. Il y a un type qui va travailler sur la reproduction d'un tableau de Pollock, par exemple, j'ai eu cet exemple, un élève qui a fait comme un Pollock en feuilles A4, donc son travail c'est déjà un discours sur internet et tu lui demande : « Est-ce que vous avez déjà vu un tableau de Pollock dans un musée ? » et là il te dit « non ». Ils mettent la charrue avant les bœufs, c'est à dire qu'ils travaillent sur un truc, ils ont même l'air de faire une critique d'un truc qu'en fait ils ne connaissent pas, qu'ils n'ont jamais vu ni expérimenté physiquement. C'est surtout ça. C'est pas qu'ils ne le connaissent

pas, c'est qu'ils ne l'ont pas expérimenté physiquement.

Et en même temps c'est peut-être de cela qu'ils parlent, et c'est peut-être même devenu un sujet ? : ces gens qui justement n'ont plus besoin, soi disant, ou questionnent le besoin de se déplacer dans un musée pour voir une œuvre et la connaître.

J'ai l'impression qu'apparaît une race d'artistes qui peut très bien te dire : « et alors ?... et alors ?... je suis quand même capable, de former un propos, de faire une critique, de réfléchir à... de connaître des choses sur Pollock, j'ai pas vu le tableau et alors ? ».

Je pense qu'il y a un truc, là, très fort, de prise de pouvoir du commissaire ou d'une espèce d'artiste qui n'est plus un conceptuel comme étaient les conceptuels des années 60, qui travaillaient sur l'immatérialité de l'œuvre, parce que il fallait aussi en finir avec une certaine matérialité, ou pas en finir mais faire autrement, là ce sont des conceptuels qui fusionnent le théoricien et l'artiste, donc ils sont ultra cérébraux et ils ne voient pas finalement l'intérêt d'être artiste plutôt qu'un mec qui observerait... donc oui des anthropologues peut-être, tu vois, parce que l'anthropologue c'est pas un créatif non plus, c'est pas un mec qui...faudrait voir s'il y a des mauvais anthropologues, des mauvais sociologues qui ne travaillent plus en immersion ou mauvais d'ailleurs je ne sais pas, je ne sais pas, mauvais ou bons mais est-ce qu'il y aurait des gens qui développeraient une anthropologie ou une sociologie à travers des

sources comme ça, des données. Il va y en avoir forcément parce que ce croisement de données, il paraît que c'est l'enjeu, et qu'on peut quand même en tirer des trucs des données. En tous les cas, il va y avoir de nouvelles figures qui vont apparaître puisque effectivement tu as quand même des trucs pour lesquels tu n'as plus besoin de te déplacer. Alors que à l'époque où les anthropologues arrivent, ils ont besoin de se déplacer. A l'époque, des voyageurs, des explorateurs, puis des anthropologues et des ethnologues, il y avait déjà des bibliothèques et tout ça, on pouvait faire des recherches sans doute déjà avant de se déplacer, mais si tu voulais avoir la pensée de untel sur tel truc, il fallait aller dans telle bibliothèque, c'était tout un truc très fastidieux, c'était beaucoup plus difficile d'aller en diagonal sur les choses...c'est à dire le début d'une recherche, le moment où tu n'es pas encore dans l'analyse des tous les documents, la rédaction etc. tu es dans le moment où tu vas aller voir où tu vas chercher telle information etc. et puis si tu voulais avoir accès au livre d'untel il fallait aller dans une autre bibliothèque.

Ce qui est dingue avec internet, c'est cette espèce de centralisation des infos, donc tu peux d'un endroit, avoir accès à la pensée de dix ou quinze mecs, enfin, pour l'instant tu peux pas encore parce que ce n'est pas assez précis et le problème c'est que les vrais savoirs sont dans les livres, sauf que tu as des entreprises de numérisation type google book, leur but c'est ça. C'est objectivement numériser

tous les livres du monde. Donc que à un moment sur internet, tu ais accès à tous les livres de tout le monde sur un sujet quoi. C'est complètement barré comme truc mais c'est vraiment leur objectif.

Ça veut quand même dire que là, avant d'aller au Laos ou ailleurs, tu pourras avoir accès aux vingt-cinq bouquins par exemple ou aux quarante mille bouquins s'il y en a quarante mille qui traitent des sujets dont tu as besoin, sans sortir de chez toi, sans te déplacer. Parce que même le fait d'aller dans une bibliothèque, de commander plusieurs bouquins aux bibliothécaires, n'est pas du tout la même façon de chercher que d'être face à ton écran et toujours au même endroit.

Je me dis qu'il y a forcément des nouvelles figures de chercheurs ou de scientifiques qui vont apparaître à cause du changement de ces usages en fait. De même qu'il y a de nouveaux artistes ou commissaires...bon là, nous, on est pile dans un moment de transition et ça crée des trucs un peu cons, c'est-à-dire le commissaire qui prend beaucoup beaucoup de pouvoir partout. C'est ce qui est marrant dans notre expo, à notre petit niveau, il y a aussi une petite critique de ça, « ah, et bien si tout le monde peut être commissaire et tout le monde peut être artiste et bien très bien, alors nous on fait un jeu où tout le monde fait les deux, et puis d'ailleurs il n'y a pas qu'un seul commissaire et six artistes mais il y a six commissaires et six artistes ! » et c'est un peu débile, j'aime bien il y a un côté

débile parce que avec ces histoires de commissaires tout le monde se prend un peu au sérieux...

(autre espace)

- ... Non, non, ça ce sont les originaux. Ce sont les typons originaux, qu'il a conservé et qu'il a récupéré chez l'imprimeur, et qui ont été très très mal stockés du coup, on est face à ça.

Alors effectivement, bon, on est au milieu du XXe siècle et toutes les questions d'art in situ ne sont peut-être pas aussi développées qu'elles l'ont été par la suite, donc on peut dire qu'on est face à quelque chose d'assez novateur, de très avant-gardiste en fait, dans cette relation au réel, dans le fait d'avoir remplacé les mots de Mallarmé par cette image, l'image des barres, les mots mis en page étaient remplacés par des barres et du coup on rentrait dans l'image, et on allait plus loin en ayant ce rapport au réel, et finalement cette chose qui a dégradé complètement ces typons, qui concerne une mauvaise conservation, est intéressante car il s'agit quand même de « Jamais un coup de dé n'abolira le hasard »*. Le hasard s'est donc introduit dans ces images et a fait quelque chose.

...

... Non, ça peut être de l'humidité, ça peut être de la chaleur, ça peut être des frottements aussi, je ne sais pas, on n'est pas arrivé à définir ça.

On a retrouvé ces trucs et on ne savait pas vraiment où ils étaient,

* "Un coup de Dé jamais n'abolira le Hasard"
Stéphane Mallarmé, 1897

voilà.

En fait, ils ont été retrouvés dans une vente aux enchères. Il y a un moment donné on perd l'histoire du truc. Ils ont été identifiés mais je n'en sais pas plus.

- Et ils seraient datés de quelle époque ?

- Et bien de la première édition du coup de dé...

- C'est pas grave, tu peux regarder si tu veux, je couperais.

- Je ne sais pas. Je ne sais pas du tout la date...(rires) je n'en ai aucune idée, cela doit être les années 55/60...

(il cherche des informations sur son téléphone et reprend ses esprits)

... 1969, donc il y a une version en 90 exemplaires sur papier qui a été publiée en novembre 69. Donc ils sont datés de 69.

On sait que ça appartenait vraiment à Marcel Broodthaers parce que justement il y a toutes les notes d'installation qu'on a retrouvé avec ses dispositifs d'installation. Il y avait une pochette où ils étaient conservés dedans avec des feuilles format A4 où il y avait des essais d'installations, des dispositifs, des choses comme ça.

- Et moi là, avec mon micro, je suis censée être où ? Et chez qui ? Tu me parles de trucs qu'on a devant les yeux, mais c'est une fondation ? une fausse fondation ? un faux collectionneur ? Ou un faussaire collectionneur ?

- Non en fait, on est chez le commissaire qui est en train de préparer l'exposition Manigances où il va présenter ces pièces là. Moi, je suis juste là pour présenter la pièce parce que la personne n'est pas là en ce moment.

...

...

Je ne peux pas dire qui je suis si je suis faussaire !

- Oui oui, c'est pour ça, c'est pour savoir si on donne une indication ou si on laisse le mystère au moment où tu dis ça, où on est, qui parle mais je ne sais même pas si on va le dire en fait.

- Effectivement, il n'est pas le propriétaire des pièces, mais en ce moment c'est lui, le commissaire, qui a ces pièces en sa possession et qui tente de refaire des dispositifs d'installations mais en essayant de respecter ces annotations mais elles n'ont jamais été montrées. C'est un peu délicat, il y a des décisions à prendre, on ne sais pas trop, il y a des choses absolument incroyables qui se passent dans cette diffusion de l'encre en fait, qui ne sont pas du tout du fait de qui que ce soit, mais qui ont besoin d'être mises en valeur, parce qu'elles ont une importance.

On fait des essais d'installation, des petits accrochages.

On a onze planches, qui correspondent aux onze doubles pages du poème de Mallarmé, qui sont au format, je ne sais plus exactement le format, 50 x 40 cm un truc comme ça, je pourrais retrouver ça précisément.

- Dans les archives ?

- Non, non, on a ça dans nos papiers, ce sont des chiffres, moi je suis là pour éviter qu'il y ait des dégâts, des choses dessus supplémentaires.

Broodthaers est poète à la base. A l'âge de 40 ans quelque chose comme ça, il se dit qu'il gagnerait peut-être mieux sa vie s'il était plasticien. C'est un peu incongrue comme idée mais bon... Du coup, il prend ses recueils de poèmes, il avait édité un recueil de poèmes en plusieurs exemplaires et du coup, il les compresse, il en fait une sculpture comme ça, et à partir de là, il va développer tout un travail plastique. Donc il va faire des collections, il va faire beaucoup de choses très très différentes... bon là il faudra peut-être couper parce que je suis flou sur ces questions, parce qu'il a fait des marmites de moules aussi... bref... (rires)... donc il reprend le poème de Mallarmé parce que Mallarmé arrive à la fin du XIXe siècle avec ce poème « Jamais un coup de dé n'abolira le hasard »* qui est un peu son chef d'œuvre, et qui, d'un coup, a un peu bouleversé les frontières entre poésie et art visuel, puisqu'il met le poème complètement en page, c'est à dire que les mots vont avoir différentes tailles et des dispositions précises dans la page et ouvrir ou refermer la page et donner un rythme de lecture.

Forcément ça intéresse Broodthaers qui, de poète, veut devenir plasticien, s'intéresse à l'image. Quelle image faire ? Il a radicalisé le truc en faisant ces barres noires,

qui sont complètement détruites là, et du coup, là oui, effectivement elles sont en négatifs.

... c'est pas vraiment des négatifs c'est juste que c'est blanc mais normalement le typon c'est tout ça qui devrait être noir, et ça qui est transparent. Mais c'est un faux typon.

Il faut que ça reste un peu mystérieux.

...

...

Moi j'ai en tête ce qu'on a dit quand on était au bar, là, on voit ça, mais si ça se trouve c'est pas ça que je vais montrer.

Moi c'est la version qui me convient le mieux, j'ai fait l'autre version, ça me convient pas encore, ça, ça me convient mieux, en ayant disposé ça je me dis que je vais faire, non parce que il y a des vitres en fait là bas, donc je vais peut-être faire un grand plastique de la taille des vitres, et le faire sur place, je ne sais pas...

- Je te dirais, tu sais, de toute façon, tu reviens dimanche ? Tu sais d'ici là, je vais réécouter et voir dans l'ensemble comment ça peut s'articuler, si je vois qu'il faut qu'on rajoute un aspect, on le fait.

- Oui ou des informations plus précises, pour être plus crédible dans le mensonge, vue que là j'étais un peu flou sur les données historiques, je maîtrise pas du tout...

- Ok

IV

MÉTAMORPHOSE

- La première chose qui m'a marqué quand j'ai commencé à faire des photos en Pologne, c'est le rapport à l'espace. Le rapport au paysage et à l'espace du paysage.

Quand j'étais aux Beaux-Arts de Lyon, je cherchais toujours des endroits où l'espace donnait une espèce de profondeur ou d'immensité.

Je faisais des images qui invitaient le spectateur à se perdre dedans. Des brouillards où la ligne d'horizon était effacée, de très grands tirages où il y avait cette espèce d'effet de plonger dedans, de faire un saut dans le vide. Et ce que j'ai remarqué qui était assez incroyable en Pologne, c'est que ces espaces là existent réellement, physiquement tu le vis en fait, quand tu traverses la Pologne, peut-être maintenant de moins en moins, mais à l'époque, c'était il y a une dizaine d'années, c'était encore très présent, tu avais des paysages, c'est un peu comme le Canada, en fait, ce sont des immensités à perte de vue et tu n'as pas une maison, tu n'as personne en fait. Tu es là et tu n'es que plongée dedans dans ce paysage là.

Je me suis dit que c'était quelque chose qui était encre en moi, en fait, ces espèces d'appels d'air, de besoin de dimension presque, il y a un côté comme ça presque gigantesque en fait, et je le reproduisais dans mes images depuis toujours.

[...] Ça a changé quelque chose parce que après je m'attardais moins à ça, finalement ça m'a donné d'autres perspectives dans mon travail et c'est là que

j'ai commencé à plus mettre en scène. Je ne photographiais pas juste l'espace, le point de vue de l'espace, du paysage de l'espace du coup, où je cherchais vraiment à analyser ça, je remettais en scène pour aller vers autre chose. J'ai donc pu dépasser cela.

Là, si je retourne à Varsovie, je n'aurais plus besoin de faire un travail de retour aux sources, c'est plutôt un nouveau regard que je vais porter sur Varsovie là tu vois là dessus, je n'ai jamais quitté ce rapport à la nature, parce que même au jour d'aujourd'hui si je refais des photos mises en scène, je vais aller faire une mise en scène dans un jardin, je ne vais pas aller faire une mise en scène dans un appartement.

(autre espace)

- Je pense que du coup l'outil redevient une espèce de préoccupation ultra importante, parce qu'on est vraiment dans un changement technologique hyper fort. Ce n'était peut-être pas très important il y a trente ans, parce qu'il y a trente ans c'est politiquement, idéologiquement qu'il y avait quelque chose en mutation, et là, actuellement, les mutations sont vraiment au niveau des outils. L'outil devient, du coup, un sujet à part entière c'est évident. Quand je vois des expo comme ça, avec un point de vue un peu large, le nombre de travaux qui se réfléchissaient comme médium, en même temps chez des artistes

qui utilisent plein de médium, la transversalité existe depuis un bon moment et c'est devenu une constante, les étudiants bossent avec dix milles trucs, mais les outils se réfléchissent actuellement.

Dans les boulots, tu sens ça partout, et tu sens que bon et bien, tu as des projecteurs 16 mm ou 35 mm, et à côté de la vidéo hyper high tech puis tu as de la peinture qui s'affirme vraiment comme peinture, tu sens que les gens sont à fond dans la revendication de leur médium, même quand il y en a plein.

Je trouve ça très très bien, c'est un truc que je trouve super intéressant dans l'art actuel. Effectivement, il y a peut-être moins cette idée de faire passer une posture et cette expo « Quand les attitudes deviennent formes » c'est très drôle qu'elle soit remontée, parce qu'en fait tu te rends compte qu'elle ne correspond plus du tout. Tu vois le film de Camille Henrot et tu vois cette expo, le film de Camille Henrot ouvre quinze mille portes de plus, enfin, tu vois, c'est le langage qui nous parle, qui est à notre génération tu vois ?

Et donc, oui, il y a un truc générationnel en art c'est sûr, tu ne peux pas être dans les mêmes préoccupations que les gens qui sont nés il y a trente ans et pourtant tu peux beaucoup t'y référer et apprendre d'eux mais c'est le genre de truc qui sert aussi à couper le cordon, avec tes parents, avec tes professeurs des beaux-arts, et moi j'ai certains collègues, ce n'est pas juste qu'ils sont trop vieux mais ils sont quand même pétris de toute

une éducation, de préoccupations politiques justement, formelles, qui sont héritées... c'est la génération baby boomers quoi !

Cette génération là, en tout cas en France, je ne sais pas trop dans les autres pays mais, elle verrouille plein de chose, je veux dire. C'est un pays où les jeunes n'ont pas accès au pouvoir, aux bons emplois, ou pas facilement et dans tous les secteurs, et notamment en politique, mais le problème c'est pas que les gens soient vieux, ce sont des gens qui sont sur un autre mode, ils sont le fruit de tout un savoir, qui peut complètement, s'ils ne font pas attention à ça, être déconnecté des jeunes actuels de 20 ans. En philo, les mecs ils sont encore sur Foucault et Deleuze mais bien sûr, Foucault et Deleuze c'est fantastique, ce sont des gens pour des centaines d'années ça va vouloir dire des choses mais il y a aussi tout un pan, sans doute, de philosophes qui sont sur des problèmes nouveaux, dont un type comme Foucault n'avait pas vraiment idée parce qu'à son époque, voilà, les changements environnementaux, le lien à la terre, la nature, c'était pas son truc. Lui, il était dans des (inaudible) de pouvoir, des trucs importants aujourd'hui mais il n'y a pas que ça qui est important aujourd'hui.

Quand tu es comme ça, jeune prof' dans une école d'art, face à des gens encore plus jeunes que toi, et des collègues qui ont vingt ans de plus, certains, tu mesure les distances énormes entre les cultures des gens. En art, moi je sais qu'aux Beaux-Arts de Paris,

il y a aussi des gens de cette génération là qui m'ont beaucoup, beaucoup brimé. C'étaient des gens qui étaient quand même dans une forme de censure, de certains trucs, qui ne comprenaient pas certaines préoccupations, qui du coup n'ont pas du tout pu m'aider, à préciser des trucs. Ce qui est bien, c'est que huit ans après, dans des expos tu sens que toi, tu es intéressée par des trucs où sans doute ces gens là n'en ont rien à foutre, et bien t'es content. T'es content parce que tu te dis que le saut générationnel existe vraiment. C'est vrai qu'il y a un moment où il faut un peu tuer le Père.

Toi, c'est toi, tu es jeune à telle époque, moins jeune à telle époque et bien c'est pas pareil que le mec qui a trente ans de plus, même si tu peux communiquer avec lui et que c'est hyper intéressant et tout ça...c'est pas le problème, mais tu as tes références et tes problématiques. Les mecs de 20 ans en ce moment, ont d'autres problèmes à résoudre que les gens de 20 ans en 1968 ! Je suis désolée c'est pas la même chose et quelque part c'est très bien.

Donc il faut aller dans les grandes expos internationales pour tuer le Père (rires). Enfin, les Pères artistiques. Parfois il faut savoir dire merde à tout ce qu'on t'as appris.

(autres espace)

- ... j'ai ça qui peut être bien, tu peux tout mettre dedans et tu le

tiens comme ça.

- Je le tiens comme ça ?

- Je ne sais pas.

- Et en même temps tu vois là, je vais rester comme ça.

- Ça te va comme ça ? Bon ok.

Ça va résonner ici.

Ouais, c'était une belle retrouvaille. Non puis en fait, non voilà c'est ça, en fait il se trouve que ça m'a renvoyé vingt ans en arrière quand j'avais toutes mes illusions de ce que pouvait être un artiste et lui c'est un peu le gars qui m'a fait découvrir à la fois Rembrandt et à la fois Bertrand Lavier ! Je découvrais avec lui, autant François Morellet que Frans Hals.

Disons, qu'il a mis des trucs dans ma tête qui quand je vais dans une ville que je ne connais pas, je vais autant voir des vieilles peintures que de l'art contemporain. Ce double regard c'est lui qui me l'a amené. Et en fait, j'avais perdu ce... en fait... disons qu'il me donnait une confiance dans le regard et que j'ai perdu aux Beaux-Arts. Aux Beaux-Arts ça a complètement disparu, aux Beaux-Arts j'ai jamais eu ma place en fait. Même à Valence, un peu plus à Valence mais pas du tout à Grenoble. Après, j'avais pas envie de coller à ce truc là.

Le revoyant, en repassant du temps avec lui, je comprends qu'il y a plein de choses que lui a, et que les autres personnes que j'ai rencontré n'avaient pas... qui concerne

une espèce d'espace sensible, un rapport à l'art, à l'engagement, à l'anticonformisme (rires) et...

(autre espace)

- Qui a commencé la guerre ? En fait, c'est une idée qui m'est venue après. Je me suis dis : « Je vais exploiter ces vieilles photos ». J'ai à peu près quatorze photos de Pères Noël, de chaque année, depuis ma naissance jusqu'à mes 14 ans. Là, j'en ai que sept, j'en ai récupéré que sept, et du coup chaque année, pour Noël, dans l'entreprise de mes parents, on faisait la distribution des cadeaux aux enfants des employés.

Et en fait, ce qui m'a frappé en regardant toutes ces photos, que je n'ai pas vu depuis longtemps, c'est que les Pères Noël, faisaient vraiment peur. Sur la plupart des photos, jusqu'à la dernière, je suis tout le temps en pleurs, il y a mon frère qui apparaît aussi, qui est effrayé par l'apparence des Pères Noël.

On sait bien que le Père Noël, c'est un gentil personnage, qui s'est fait créé par Coca-Cola, l'histoire on la connaît, il était d'abord vert puis il est devenu tout rouge.

En France, on dit Père Noël mais chez nous si on traduit littéralement ça veut dire le grand-père du gel en fait. Drda mraz c'est le père qui gèle quelque chose.

Est-ce que le Père Noël a commencé la guerre sur le balcon ? On ne sait pas trop. C'est juste une question pour moi. Qui

a commencé la guerre ? ...à cause du Père Noël, parce qu'on a cru à quelque chose qui n'existait pas en fait. Toute une idéologie qui s'est détruite d'un coup, et ça fait partie de l'histoire.

J'ai cherché un rapport avec les photos que je vais mettre en face. Du coup, il me semblait, « Qui a commencé la guerre ? » est comme une réponse.

On a le Père Noël hop ! et à côté on a la phrase en anglais, « Who started the war ? ». C'est très violent. C'est très très violent. Je pense que c'est ça la force en fait. Ces deux images là, une, ne peut pas marcher sans l'autre.

Il y a beaucoup de violence
Je vais y retourner cet été à Sarajevo, je
finalement. Mais c'est la réalité. *La*
recupere mes photos, des objets, donc il
je décris juste la réalité.
Je
faut

que je fouille dans les albums de famille dans l'appartement de mes parents, que je ramène ici en fait. Je pars avec ça, je détourne le problème, je le déplace en fait.

C'est une partie de moi que j'ai complètement zappé depuis pas mal d'années du coup, je suis super excité, ça fait partie de ma vie, de ma culture et en fait, ça ne parle pas que de moi, ça parle de la mémoire collective aussi, qu'on a tendance à oublier parce qu'on est passé à autre chose. Je reviens dans le passé pour montrer des choses, qui étaient peut-être bien et là je me suis dit que j'allais mettre en avant un peu la chose parce que c'est peut-être le bon moment aussi. Moi aussi j'ai lutté un peu. Comment je vais me comporter par rapport à ça ? J'ai essayé à chaque fois de négliger des choses

soit de les mettre plutôt en sous-marin. Là, je me dis que c'est le bon moment de sortir tout ça. Ça fait pas mal d'années que je suis en France, du coup, ça m'a peut-être donné envie de montrer des vraies choses et c'est le bon moment, le bon vent, je suis prêt à ouvrir la bouteille de Pandora, la boîte de Pandora. Je ne sais pas ce que ça va engendrer plus tard, ce que j'ai enterré.

En fait, je serais toujours l'artiste qui vient de Bosnie. Je me dis que je peux faire plus de choses. Ce sera peut-être mal perçu ici en France, parce que je ne fais pas les choses par rapport à la France mais pour moi c'est lié parce que je fais les choses en France.

V

ELLIPSE

- On est dans la brousse là !

- En même temps, si on est venu ici, ils ne vont peut-être plus revenir.

- Ah, tu crois ?

...Aïe !...AAAH les orties !

AAAAAh...AAAAh je me fais piquer !

Allez ! On y va ! Attends, attends...
aaah ! Aïe !

Ah putain ! Putain ça fait mal !

Putain, il doit y avoir des épines qui restent !

[...]

ça doit être par là non ? Mais attends...Aïe ! HAOUW !

C'était pas des (inaudible)

- Mais comment tu peux savoir ?

- Ben regarde !

- Il y avait quand même beaucoup de bruit.

- T'entends pas un truc là ? Attends !

(cri animal)

- Il est pas content ! Attends !

Ce sont des ronces là ?

- Pas vraiment mais c'est
(inaudible)

- Donc là il n'y a rien !?

...
...
...

- AH !

Ça faisait penser à un bruit comme
ça !

...

C'était là !

...

...

Mais...t'entends un truc là ?

- C'est moi !

- Ah c'est toi !

- Non mais là tu as du bois sec.

...

...

...

- Oh non, mais c'est des orties là !
Je vais me faire piquer de partout !

- Marche dessus !

- Non mais là à la hauteur des

bras...

...

Tu ne vois rien ?

...

...

...

...

RooAuuw ! Ça pique !

AïE !

...

...

...

Ouais, c'était là...Yann !

C'est exactement le même bruit !

...

...

- Tu veux venir voir là ?... Enfin,
c'est la flotte quoi.

- Oui c'était exactement ça comme
bruit, aah oui !... Rongé des deux
côtés.

Ah mais attends !

- Tu as vu, ils ont commencé à
planter des clous sur les...

- Non mais attends, c'est hyper
profond en fait !

- C'est profond euh...

- Non mais c'est profond !

- Non mais c'est un tas de bois, quoi ! C'est pas...c'est un tas de bois c'est tout !

- Mais il a pas été amené là tout seul !

- Pourquoi ?

- Parce que ça se voit ! C'est organisé !

- (rires) Tu as une notion de l'organisation toi !!!

...

...

...

- Mais ils ne vivent pas sous l'eau normalement les castors ?

- Ils quoi ?

- Ils ne dorment pas sous l'eau ? Tu sais ils vont sous l'eau pour aller dans leur nid, y'a pas une histoire comme ça ?

- Mais je crois que ça dépend des

rares, ça dépend des pays et de leur environnement.

- Non, les castors... les castors !

- Mais les castors de France, c'est pas les mêmes que les castors du Canada ! Ils ne sont pas dans le même environnement !

- (rires) Ouais, mais, ben si, ils sont dans de l'eau quoi ! Leur environnement c'est l'eau.

...

...

- ben on regardera, par curiosité...

TRANSCRIPTION DE L'ŒUVRE
SONORE *CONTE D'UNE FILLE
PERDUE*, 1'29", RÉALISÉE EN
PARTENARIAT AVEC L'ATTRAPE-
COULEURS LYON, LE GRAME
CENTRE DE CRÉATION MUSICALE
LYON, DANS LE CADRE D'UNE
RÉSIDENCE À MOLY SABATA DE LA
FONDATION ALBERT GLEIZES.

2013

GRAPHISME, MISE EN PAGE, IMPRESSION, RELIURE ONT ÉTÉ
RÉALISÉS PAR MATT COCO AVEC L'ASSISTANCE DE YANN LÉVY.

